

14

2626

Lupr.

213

3723

LE  
PARTISAN  
ROYAL.

*Sur la Conference de Loudun.*

A V R O Y.

Lupr.

w. l. p.  
461P

---

M. D C. XVI.

THE

PARITIAN

JOYAL

JOHN JOHNSON & COMPANY

JOYAL

JOYAL

## LE PARTISAN ROYAL

*Sur la Conference de Loudun.*

A V R O Y.

S I R E,

Je ne voy personne qui ne s'entremette de parler, ou d'escrire de l'estat present des affaires de nostre Feance, qui n'en pense bien cognoistre les maladies, & leurs causes, & ne s'estime assez capable de l'en guerir, si le malade se vouloit soumettre à la bonne foy de leur conduite. Les vns en blasment le gouvernement general, & les autres s'en sont pris aux principaux membres, quelques vns à certains particuliers, & les autres à tous les trois, & tout cela sans aucun effect: encores certes que plusieurs d'entre eux (selon qu'ils ont esté plus ou moins portez de capacité ou de zele) eussent proposé des expediens salutaires, sinon pour le guerir entierement, du moins luy donner quelque soulagement à ses douleurs: mais le peu de creance de ceux-là en a fait mespriser l'usage, comme venant de la part de gens passionnez, dont la suffisance n'estoit assez cogneue pour leur fier vne cure de telle importance. Quelques autres sy sont aussi produicts, de qui les noms sont illustres: mais l'indisposition du malade, la crainte & mauuaise humeur de ceux qui le seruent, & l'escoulement de la saison & des occasions propres à leurs medicamens, en a rendu les effects inutiles: si bien qu'au milieu de tant de medecins & de remedes, le pauvre patient tire à la fin, & s'en va mourir, si V. M. par son courage ne l'assiste au besoing. Or S I R E, le mal presse de tant plus que le malade est insensible à sa douleur, & les personnes qui s'entremettent pour le traicter, discordantes en la forme du traictement, & en la qualité du remede, les vns & les autres ialoux de leurs oppinions: si bien que si V. M. n'intervient, il est à craindre qu'il demeure & meure sans secours. Et vous auez tant plus de subject de luy tendre la main qu'il vous ay-

me, qu'il espere de vous seul sa guerison, que vous seul la luy pouuez & deuez donner, & qu'il y a ja long temps qu'il traine sa vie languissante, en attendant l'heure que vous y aurez prescrite.

Mais **SIRE**, l'importance fera que vous vſiez des vrais remedes qui luy peuuent redonner sa premiere ſanté : car comme sa maladie luy eſt venue par degrez, sa conualeſcence luy doit auſſi eſtre rendue par methodes. Et cela, **SIRE**, n'eſt pas vn petit ſecret veu l'age où eſt encores **V. M.** qui ne luy peut donner tout le courage & l'industrie pour y pourueoir, ny meſmes la parfaite cognoiſſance du mal, qui vous eſtant deſguiſſé par ceux meſmes qui l'ont faiſt, ſeroit pour vous conuier de leur en remettre le ſoin, qui ne peut eſtre valla-ble que de vous : & que vous auez vn notable intereſt de le vous conſeruer entier, ſi vous auez à cœur voſtre reputation. Si bien **SIRE**, que **V. M.** ne peut eſtre que bien fort empeschée en ceſte operation. Tout accez à voſtre perſonne eſtant deſnié à vos plus zelez ſerui-teurs, qui pourroient par quelques bons aduis l'en ſou-lager, & vous eſtre aydes utiles à ce deſſein. Si eſt-ce que ce qui ne ſe peut en preſence, ſe pouuant tenter par autre voye, j'ay creu **SIRE**, qu'il n'eſtoit raſonnable pour ces difficultez de vous deſaillir en ceſte occaſion : & que ma condition & la profeſſion que ie fay, m'o-bligeoient d'apporter à vos pieds mon talent, pour ſer-uir à vne acquisition ſi auguſte. Vous l'aurez donc ſire, en ces pages que mon bon-heur peut faire tomber és mains de **V. M.** la ſuppliant qu'elles trouuent autant de places en ces bonnes graces, que grande eſt l'affection qui les a produites, & qu'en icelles elle verra vne verité toute nue, & avec la naiſſance de ſon mal, ſes cauſes, ſon progresz, & les remedes qui ſemblent propres & neces-saires pour le guerir.

**SIRE**, on ne peut donner autre commencement à ceſte maladie, que le moment auquel nous fut oſté le feu Roy voſtre Pere, ce grand & incomparable Prince, de la vie duquel dependoit celle de voſtre Eſtat, qui en eſtoit les eſprits vitaux, & par lequel il mouuoit & reſ-piroit. Et pouuons dire veritablement, que le meſme

coup qui luy donna au cœur, toucha les parties nobles de vostre Estat, qui se trouuans deslors interessees, & non secourues pour retrancher le mal, mais pensees pour l'entretenir, sont peu à peu tombees à l'extremité où nous les voyons, & en elles tout le corps: Pour les causes il y en a deux principales, la malice de ses Ministres & medecins ordinaires & naturels, & l'insuffisance & auidité des estrangers qu'ils ont receus pour coopérateurs, & pour leur estre en excuse du mal qu'ils vouloient faire. Car quels autres en peuuent estre accusez? puis que nuls autres qu'eux ne l'ont visité, ne l'ont approché, ne l'ont gouverné? Si bien Sire, qu'à eux seuls doit estre attribué le bien ou le mal, puis qu'à eux seuls a esté donné le soing du malade, de bien, certes il ne s'en void point: car il est aux abbois. De mal, il n'y en a que trop, puis qu'il s'en va mourir: c'est donc à eux que le mal doit estre imputé. Cependant, Sire, leurs artifices sont tels, que quelque mauuaise foy que chacun trouue en leurs operations, ils ne laissent de continuer leurs methodes, & le font avec vne telle audace, qu'ils ont bien la hardiesse de leur donner vostre nom pour les autoriser, quoy qu'en puisse dire les amis du pauvre malade, qui en fin ne pouuant plus porter leur impudence, & le voyant perir à veue d'œil, ont esté contraincts de s'entremettre de ceste cure, & luy faire prendre quelques remedes plus violens, en apparence que les autres n'auoient accoustumé de luy donner, dont luy sont venus quelques syncopes, qui estonnent & le malade & ceux qui le voyent. Remedés tourefois fort vtiles par l'aduis de tous, veu la qualité du mal. Sur cela tous ces Medecins font tout ce qu'ils peuuent chacun endroit soy, pour faire valoir leurs medicamens: mais aux despens du patient, qui souffre tousiours pendant leurs contrastes. Si bien S I R E, que si vous ne venez à la trauerse & leur imposer silence, ie ne sçay quelle en sera la fin, leur antipatie estant telle, qu'il est impossible que ceste diuersité de remedes contraires, ne travaillent infiniment le corps qui les porte, & ne luy donne bien tost la mort. C'est à vous, Sire, sur ces occurren- ces d'interposer vostre autorité, ou pour reietter les

conseils des vns & des autres, ou pour d'entr'eux choisir l'utile, en sorte que d'ores en auant vous soyiez seul qui en preniez le soin. Les derniers (selon l'aduis commun) s'en deporteront facilement, pourueu que les autres le feissent pareillement, & ie le croy en partie: d'autant que ceux là recullez, la puissance souueraine qu'ils retiennent estant requise en vostre main, la qualité de ceux cy conuieroit V. M. de leur en departir quelques rayons, qu'ils se plaignent leur estre à present desniez par l'oppression de l'autre, & la vertu de vostre regard dissiperoit les nuages de desordres & de cōfusion qu'ils ont esleuez sur sa conduire, principaux membres qui soustiennent leurs contrarietez. Mais la grande difficulté fera en l'eslongnement des autres, leurs aages, la possession où ils sont, leurs artifices leur sont de grands aduantages pour les maintenir, & bien que les plus fermes ares-boutans qui les composent ne sont pas qualifiez à l'esgal des autres, si est-ce qu'estans appuyez du nom de la Royne vostre mere, leur foiblesse ne laisse d'emporter le poids: de sorte que v. M. n'aura pas vne petite tasche ny de facile execution, si ce n'est que resoluë en ses volonteiz, & sans acception de persone, elle facevaloir son auctorité, puis qu'il est vray qu'aux maux desesperez, il faut des remedes violens. Car, **SIRE**, quand vous y voudrez mettre la main, vous serez payé de tant de raisons de part & d'autre, que vous n'aurez pas plus de peine de iuger quelles seront les vrayes, si ce n'est que vous preniez l'estat des choses presentes pour iuge, sans vous arrester à leurs palliations. Ceux-là vous diront qu'ils sont simples ministres, executeurs des commandemens de v. M. sous l'auctorité de la Royne vostre mere, que v. M. a chargee de la surintendance de toutes ces affaires, qu'en ce qu'il luy plaist se seruir d'eux & de leurs conseils, ils s'y employent ainsi qu'ils estiment en leurs consciences deuoir faire. C'est en vn mot ce qu'ils peuvent dire, renuoyant par ces artifices sur v. M. tout le mal qui se fait.

Mais aussi comme artificieusement ils se couurent de ce manteau, de mesme sont ils descouuerts des autres. Car on leur dit, Vous sçauiez, ou deuez sçauoir

les loix du Royaume, vos charges vous y obligent; vous estes payez pour cela, vous sçavez le rang que doivent tenir en l'Estat les Princes du sang : Et que pendant le bas aage du Roy on ne les peut esloigner de la cognoissance de ce qui se passe sans leur faire tort. Ce pendant vous vsurpez entre cinq ou six que vous estes de monopole toute la puissance de l'Estat. L'œil des Princes n'y void qu'entant que vous le voulez. Vous parlez dites vous, en l'auctorité du Roy & de la Royne sa mere, & vous prophanez leurs augustes noms pour donner couleur à vos desloyautez. Vous sçavez que le Roy estant en bas aage & la Royne femme & estrangere, ils ne peuvent avoir la cognoissance de ce qui est utile pour la conduicte de l'Estat si vous ne le leur enseignez, & vous faictes le contraire. Vous vous donnez toute l'auctorité d'ordonner, d'establir de changer toutes choses à vostre poste, tout vous est possible pourveu qu'il se puisse, ou de force ou d'artifice. Toutes inventions vous sont bonnes, pourveu qu'elles apportent dequoy nourrir vostre insatiable faim d'avoir. L'un demande tout. L'autre rapporte tout. L'autre signe & scelle tout. Vous chargez les finances du Roy de gros droicts en creation d'offices nouveaux dont il ne touche les deniers, mais en remplissez vos coffres. Vous mettez la main dans ses thresors comme si vous estiez dans vne maison d'or. Vous eludez par vos practiques & violences les plus salutaires conseils qui sont donnez pour la restauration del'Estat du Roy vostre Maistre, & pour la seureté de sa personne. Si le tiers Estat y veut pourvoir vous en rayez l'article, & par arrest luy imposez silence. S'il se parle aux Estats d'approfondir l'horrible assassinat commis en la personne sacree du feu Roy, vous dictes que la saison ne le permet pas. Vous ouvrez les coffres du Roy aux estrangers afin qu'ils favorisent vos desseins. Vous permettez qu'ils soient introduits és principales fortresses de l'Estat, qu'ils soient pourvus des principaux benefices & charges d'iceluy. Vous mettez le pied sur la gorge à quiconque ose ouvrir la bouche pour s'en plaindre.

Les Parlements mesmes ne sont pas exempts de vos rigueurs. Vous estes des mouches guespes, qui ne scauez que picquer & poindre. Toute iurisdiction passe sous la loy de vos volontez sans reteruer non pas mesme le corps des trois Estats de France. Vous n'espargnez rien que vous estimiez pouuoir soustenir le faix de ceste grande autorité vsurpee, non pas la personne propre de vostre Roy, que vous exposez hardiment à ceste fin, aux deuoirs d'un mariage hors de saison sans que la necessité presse. Vous l'alliez encôres à mesme effect avec son capital ennemy, qui nonobstant ceste estroite alliance ne laisse d'enuahir sur ces terres, comme il a faict depuis peu en la basse Nauarre. Vous le scauez, & n'en faictes compte, que peut on penser, sinon que vous estes d'intelligence avec luy? que vous monopollez ensemblement pour oster la Couronne de sa teste, & la mettre sur la sienne? Bref, tout le mal que nous sentons, tous les desordres que nous voyons, & le pis que nous craignons, vous ont pour auteurs, pour fauteurs, pour executeurs.

Si toutes ces accusations S I R E estoient fausses & auerees le mal ne seroit pas si grand: mais il y a fort peu de vos subiects S I R E qui ne les soubignent pour veritables en partie, & bien qu'il s'y recognoisse aussi de la passion cachee, si est ce que le mal y est bien grand, qui ne peut estre excusé de quelque manteau qu'on le couure. Ce n'est point vn mal d'auanture qui soit apparu en vne nuit, il a commencé depuis cinq ans par vne egratigneure, mais peu à peu la gangrene s'y est mise. Ce n'a point esté dans vn desert ou le secours ait peu manquer, ç'a esté dans le beau milieu de vostre France. Ce n'est point faute d'officiers, vous en payez vn million. Ceste multitude ne leur a point empesché l'abbord. Ce soing particulier leur est commis, on n'a poinr recherché le ministere d'aucuns autres. Comme ils ont commencé, ils ont esté continuez, mais tres bié payez S I R E, qu'elle excuse donc pour n'estre blasmez ou de non chalance ou de malice? non non, S I R E, ce n'est pas cela, les interets particuliers ont faict le mal & ne le peuuent guerir. O Dieu, que l'auarice & l'am-

bition



bition sont deux furieuses bestes, ce sont elles SIRE, ce sont elles qui l'ont faict : & voicy comment!

Chacun dit SIRE, que les personnes qui du regne du feu Roy vostre Pere s'estoient veuz en solitude, pressiez en leurs desirs par sa vigilance, & son courage ayant veu le desastre de sa mort, & la Royne vostre mere appelée à la Regence pendant vostre bas aage, elle qui non versée aux affaires de France, ne pouuoit que se trouuer fort embarrassee parmi tant de difficultez qui se trouuerent en cet accident impreueu & inopiné. Ils auroient faict en sorte par leurs flatteries & applaudissemens, & les gousts qui luy donnoient de la douceur d'un commandement absolu, d'occuper entierement ses bonnes graces : afin que d oresnauant elle ne veist n'y ne parlait que par eux. Chose qui leur estoit de tant plus facile, que par leur aduis & entremise elle auoit esté honoree de ceste grande auctorité, afin que sous la faueur de ces temps nebulieux, ils peussent donner l'entiere forme à leurs maisons, & si quelques couuertes ou pauillons y deffailloient, portant en leur sein la pierre philosophale de l'Estat, ils eussent ayement eu dequoy y fournir. Pour le faire plus accortement, ils luy donnent de la ialousie de Messieurs les Princes du Sang, & comme l'homme naturellement est jaloux de sa grandeur, luy persuadent que les intentions desdits sieurs Princes ne buttoient qu'à la priner de son auctorité, & comme deux grandes puissances estoient incôpatibles en vn seul Estat que laqualité desdits sieurs Princes ne pouuoit que faire ombre à la sienne, & en alterer la grandeur, mais en effect iugeât que leur bône intelligēce feroit barre à leurs entreprises, & pourroient à peine souffrir leur malice si la cognoissance leur estoit dōnée des affaires, où si mesmes ils estoient soufferts à la Cour, leur qualité leur donnant des entrees qui les faict penetrer aussi tost dans les plus secretes deliberatiōs. Ils aduiserent donc d'apporter vn tel reglement aux affaires, que lesdits Princes du Sang n'en peussent auoir aucune communication que ou resolues ou executees, afin que n'en pouuans supporter l'affront. Ce leur fust vn subiet pour abandonner vostre Cour, & leur laisser

ainsi l'administration libre de toutes choses. La Royne bonne Princeſſe, qui par l'ignorance des euenemens paffez ne pouuoit iuger la fraude de ces aduis ſe laiſſe porter à leur execution. Veü meſmes les exemples de la feu Royne mere Catherine qu'ils n'oublient pas pour en fortifier la neceſſité, & par cet exemple domestique trouuer plus de credit en ſes volonteſ, luy faiſant ſonner bien haut ceſte auctorité qu'elle retint par ce moyē tout le temps qu'elle veſcut meſme ſur ſes enfans majeurs, & bien aduancez ſur l'aage; ſe gardans bien neāt moins de luy representer les grands maux que cet vſage enfanta & nourrit, depuis le iour qu'elle commença à ſ'en ſeruir iuſqu'à ſa mort, & encores lōg temps apres. Si bien que par ſes artifices leſdits Princes du Sang ſ'absentans de voſtre Cour pour ne pouuoir ſouffrir ces affronts, n'ayans plus affaire qu'à vne femme debōnaire: ils manioient aiſement toutes choſes à leur plaiſir. Et afin de ne trembler point en l'acheminement de leur deſſeing. Et que la bonne intelligence entre les Princes & autres grands Seigneurs, fuſt pour en retarder l'effect, ils trouuerent encor moyen (touſiours à limitatione que deſſus) de les diuiſer, ou par rapports, ou par ialouſies, afin de trouuer force en leur affoiſſiſſement, & faire ſeruir les vns ou les autres pour Miniſtres de leurs paſſions les faiſant ainſi paſſer: & par la pluralité des voix & par la puiſſance. Mais encores cōſiderans que V. M. avec l'aage pourroit recognoiſtre leurs artifices, & y donner ordre à l'abbaiſſement de leur auctorité, eux qui ſont douez d'ames actiues & vigoureuſes pleines d'art & de cautelle, iugerent qu'il vous falloit auſſi obliger à eux par quelque plauſible action, & diuertir par ce moyen l'examen que vous pourriez faire de leur vie, & entre routes n'en trouuerent point de plus capable pour ſe concilier la faueur d'un ieune eſprit, que celle qui ſe peut gagner par les appas de l'amour, paſſion dominante ſur l'adoleſcence. Outre que ce faiſant ils pourroient faire d'une pierre deux coups: vous entretenir de la ſuauité de ce ſeruiſſe apparent. Et ce pendant trauaillent en ſorte que ce ſeruiſſe vous ayant pour obiect ſpecieux regarde encores obli-

quement l'vtilité de quelques puissances : par la force desquels ils puissent fortifier de tant plus l'establissement de leur auctorité. Si bien qu'après auoir ietté l'œil sur l'Estat present des affaires du monde par les conferences que leurs charges leur promettent avec les Ambassades estrangeres, ils aduiferent que l'vnique moyen de paruenir à leur desseing, estoit de pratiquer les alliances entre les maisons de France & d'Espagne, alliances non simples cōme entre voisins : mais estreintes de liens indissolubles, & non seulement de liēs indissolubles mais doubles. Que les subiets subsistoient en l'vn ou entre de ses Estats concurrens, & en qualitez, & en aages, que vous seriez honoré espousant la Princesse d'Espagne, & le Prince d'Espagne, Madame Elisabeth vostre sœur. Cela de tant plus faisable que ces eschanges de personnes ne pouuoient incommoder, ny l'vn ny l'autre, & que l'aage où vous estiez ne vous donnoit encores la capacité de iuger de la vailleur de ce Conseil. Circonstance qu'ils marquerent expressément, iugeāt bien de l'impossibilité du succez, le proposant à V. M. pleinement majeure, que lors on verroit avec les preiudices & l'interest qu'elles font à vostre honneur, pour le faire encor avec plus d'auctorité & de creance, sur les volontez de la Roynes vostre mere lors regente : de qui la charge & le droit naturel donnoit grand credit sur vos personnes, & sur qui la consideration du bien de la Religion peut beaucoup : ils font interuenir le Pape à present seant. Et par l'entremise de l'Ambassadeur d'Espagne, qui scauoit combien telles alliances seroient vtilles aux affaires de son Maistre. Lequel par la bouche de son Nonce residant en vostre Cour, & par ses lettres luy represente qu'entre les choses que Dieu recommande aux hommes pendant ceste vie : il n'y a rien qui leur commande avec plus exacte obseruation que le soing de sa gloire, comme le poinct où doibuent aboutir toutes leurs actions & pensees, & qu'entre les moyens qu'il leur a prescriptes pour le bien faire, le plus excellent est celuy de son seruice. Duquel bien que tous hommes en general soient chargez, si est-ce que les Princes le sont plus : speciallement par l'octroy qui leur est

faict à ceste fin, de la puissance que la Royne fameuse par son zele & celuy de ses ancestres vers l'Eglise, ayant en main celle de France, elle auoit vn beau champ pour en seruir Dieu, qui l'a luy a commise, veu la saison & les alliances que le feu Roy vostre Pere si estoit acquise avec nombre de Roys, Princes & sepublicques ennemis de l'Eglise, l'amitié desquels ne pouuoit que tendre à fins contraires, & à l'entier aneantissement de la puissance de l'Espagnol, le plus assésuré bouclier de la foy. Ou ces deux Couronnes vnies par des vœux si estroicts, elles ne pourroient que donner terreur à ses autres puissances, & les faire passer à toutes occurrences sous la loy de leurs armes, que l'apprehension de leurs forces communes contraindroit leurs subiects, ou de vomir l'erreur, ou d'abandonner par la fuite leurs maisons & leurs Estats, & leur en laisser la possession libre, & purgée des heresies qui les affligent depuis si long temps: qu'à cela elle est obligée non seulement à l'esgard de Dieu, mais encores par nature estant de son estoë, alliee de ceste maison, outre que c'est le seul moyen d'appuyer à iamais son auctorité, qui soustenue d'un Monarque si puissant, nul Prince quel qu'il soit, fera si osé d'entreprendre de lesbranler, veu mesmes les secousses qui luy sont donnees par les efforts de Mr le Prince, & des autres Princes & Seigneurs ses adherans. Bref, que de ces mariages il ne pouuoit venir que du bié: & à l'Estal de l'Eglise & aux deux Couronnes, & à sa personne propre. Si bien SIRE, que ces raisons estendues par l'artifice de ces Conseillers, premiers batisseurs du desseing, ayans trouué place en l'esprit de la Royne vostre mere, voire l'ayant entieremēt occupé, elle se feroit resoluë de l'exécuter à route risque contre l'aduis des Princes du Sang, & des principaux Officiers de vostre Couronne, que par les experiences passées pouuoient tirer aisément les consequences necessaires pour en desinuoier l'accomplissement. Et voila SIRE, comme ils sceurent caualier l'esprit de la Royne, pour la faire pancher à leur desseing, luy faisant voir des ombres pour des choses; au lieu que s'ils eussent esté tels qu'ils professent, ils eussent despouillé ceste vaine am-

bition, & la reuestant de ceste autre honorable de faire à qui mieux mieux pour le salut & l'honneur du Prince & de la patrie, en laquelle ils sont tant honorez, ils eussent fait rendre à chacun ce qui luy est deu, eussent procuré le bien de vos affaires, eussent diuertý par raisons les volontez disposees à les alterer, eussent plustost remis leurs charges que de faire chose qui fit preiudice à vostre grandeur, ils eussent candidement conseillé l'utile & l'honorable, & fait goustier à tous que ces alliances ne sont à nostre France qu'augures de mauuais presage, par les preuues & tesmoignages que nous en pouuons trouuer en nous. Que le feu Roy ne les ayant desirees, il a iugé qu'elles ne le deuoient point estre: & ne l'ayant fait que nous ne deuons tant presumer de le faire, nous qui nous debuions contenter de le suivre à la piste; & eussions beaucoup fait de ne nous en distraquer, si nous voulions maintenir l'Estat au mesme lustre qu'il la laissé, que si on s'allie, on le fait à trois fins principales, ou pour empescher que celuy avec lequel on contracte n'entreprenne à vostre dommage, ou qu'il fauorise vos ennemis qui le veulent faire, ou pour se seruir de luy contre eux: que pour ces trois fins, vous n'avez pas besoing de l'Espagnol, que vous n'occupiez vn seul ponce de terre de luy: pourquoy il eust à prendre subiect de vous assaillir, que vous n'avez à craindre qu'il s'allie de vos ennemis, car vous n'en auez point: & ny a celuy d'entre tous les autres Princes du monde, qui ne vous soit plus amy qu'à luy, que vous n'avez dequoy l'opposer à vos ennemis, n'ayant rien à desmeller avec aucun autre qu'avec luy. Si bien que pour cela son alliance vous est inutile, mais au cōtraire preiudiciable, pource qu'autrement vous luy pourriez demander vos droicts, & les contractant vous ne le scauriez faire, que vos subiets tremblent du souuenir de semblable dessein, & fremissent de cholere, considerans les bresches que l'on a faictes à vostre Couronne & à vostre honneur, par l'iniustice de les traictez. Vous eussent représenté qu'il n'estoit raisonnable que vostre Majesté qui porte la plus illustre Couronne de la terre, se reduise à vne necessité de repudiation de suc-

cession: que le moindre de vos subiects en pareil cas feroit bien marry d'auoir passé, qu'il y alloit de vostre reputation s'il ne vous est faict droict de tant de iustes pretentions; dont ce Prince vous est teau, qu'il est mesfisant à vn grand Prince de se contenter de titres quand la chose luy est legitimement deuë, que les Couronnes sont de si pretieux ornement, qu'elles ne se peuent voir sur la teste du raiusleur sans la honte de celuy qui la doit porter, que vous ne pourriez aymer vn beau pere qui se seroit enrichy de vos despoüilles, que sa fille mesme seroit pour en estre cherie de vous à regret. Qu'es mariages rien ne doit estre couuert, que toutes choses y doiuent estre esgales, que ces alliances peuent faire tomber auec le temps vostre Estat, aux mesmes labyrinthes de maux où il s'est veu cy deuant en pareils cas. Que l'Infante nourrie dans les maximes de son pays, maximes contraires à celles de France, peut auoir assez de force sur les affections de V. M. pour luy en persuader l'vsage, à quoy elle pourroit estre conuinee par les sermons du Roy son Pere, & peut estre inuitee sous des couleurs plausibles, par les artifices de vos ennemis & du repos de vostre Estat. D'ailleurs que s'estant nourrie du lait d'une nation qui n'ayme rien que soy, l'entree de vostre Cour luy estant plus ouuerte que de raison, ceste communication luy ouure semblablement en sa faueur, & les portes de vos forteresses & celles de vos honneurs: & qu'ainsi anchree dans les entrailles de vostre Estat, le temps & la vicissitude des affaires du monde leur accreust l'enuie d'y prendre plus de port. Que leur trop grande frequentation pourroit alterer nos coustumes & facons de faire, pour les former à leurs moules, & qui est pis que vostre Majesté preoccupee des apparentes & feintes amitez de ce Prince, elle donne plus de lieu à ses Conseils, & luy communique les siens & les affaires plus qu'il ne seroit requis pour le bien de vostre Estat, & d'auantage que si vostre M. en est requise & sollicitée par l'entremise de quelques Princes estrangers: elle sçait mieux ce qui est vtile à son Estat qu'ils ne peuent faire, que les Estats ont leurs regimes particuliers, selon lesquels ils se doiuent

traicter, que la nature & les experiences passees nous  
 instruisent des moyens de gouverner le vostre. Si la  
 Saincteté que la Religion a fiory plus largement en vo-  
 stre Estat du viuant du feu Roy vostre Pere quelle n'a-  
 uoit faict auparauant. que le mesme soing qu'il en a eu a  
 succédé en vous, & espere d'y veiller en sorte quelle ne  
 deperira point en vostre regne, & la laisserez à vos suc-  
 cesseurs, sinon plus esclatante au moins plus nette & pu-  
 rifiée, que vous ne voudriez ceder à personne, & moins  
 au Roy d'Espagne, en zele au seruice de Dieu puis que  
 vous portez le tiltre de Tres-chrestien & fils aîné de  
 l'Eglise, & que vous auez lhonneur de porter la marque  
 de Iesus Christ auant luy, que la Religion ne se peut  
 planter au cœur par la force des armes charnelles, qu'il  
 luy en faut de spirituelles, que cet vsage a plus reüssi au  
 feu Roy vostre Pere, que na faict lautre aux Roys Héry  
 II. François II. Charles IX. & Henry III. vos prede-  
 cesseurs que la diuision de la Religion n'empesche l'o-  
 beissance qui vous est deue, & qui vous est rendue par  
 tous vos subiects, que vous voulez cultiner religieuse-  
 ment lamitié de vos voisins, & puis que le feu Roy vo-  
 stre pere vous a laissé en ces alliances, vous voulez  
 croire quil l'a faict pource quil les a trouuees necessai-  
 res. Que le Roy d'Espagne na dequoy se plaindre ny  
 de vostre pere ny de vous, que depuis la paix faicte en-  
 tre eux, il ne s'est faict sur luy aucun acte d'hostilité,  
 que sil a secouru ces alliez, il l'a faict selon ce quil es-  
 toit obligé & sans aucun sien preiudice. Que vostre  
 Couronne est assez appuyee d'elle mesme, sans mendier  
 le support d'un Prince estranger, quil vous suffit de l'a-  
 mour de vos subiects pour la soustenir, que vous ne  
 voulez attenter sur le bien d'autrui, & vous est assez  
 dauoir le vostre, que la parenté qui est entre vous à  
 cause de la Royne vostre mere, ne faict rien pour ha-  
 zarder le repos de vostre Estat, & en ce hazard asseurer  
 le sien, quelle sera tousiours assez auctorisée estant vo-  
 stre mere, & que vous estes assez puissant pour lauctori-  
 ser, si vous iugez qu'il soit necessaire sans recourir ail-  
 leurs quen vostre auctorité, que les Princes de vostre  
 Sang estans vos parens vous les voulez aymer comme

a nature vous y oblige. Et sçaurez bien quand vous le voudrez auoir aussi bien l'obeissance deus que du moindre de vos subiets, en vn mot que sil desire ces alliances, & que de là il en preuoye quelque bien, & a l'Eglise & à vos Estats, qu'il face que le Roy d'Espagne vous face raison de toutes vos pretentions iustes & legitimes qu'il vous rende les Couronnes qu'il vous a rauies, & qu'apres de bon cœur vous luy toucherez en la main, vous luy ferez bon gendre, & procurerez de vostre pouuoir la conseruation de sa grandeur.

Voila SIRE, comme quoy les Ministres vous pouuoient conseillier en verité, & avec honneur s'ils n'eussent eu deuant leurs yeux que la iustice & vostre reputation. Car qui ne void que les desseings de ce Prince vont plus outre que vostre alliance? la voix publique SIRE, ce faict ouyr par tout non seulement en France, mais encores aux regions les plus esloignées, que le Roy d'Espagne n'a recherché vostre alliance que pour fauoriser le desseing qu'il a, & sur l'Allemagne, & aux pays bas, en Allemagne où il a commencé sous le nom de l'Empereur d'entrer a main armee, pour sous pre-texte de recouurer les fiefs de l'Empire occupez, se preparer en effect la voye par la force, en continuant le desseing de ses peres à la Couronne des Romains, & d'elle à celle de l'Empire où il pretend la faueur du Pape, qui void la resolution des Princes electeurs, & communautez tendre à se reestabli au droit de l'eslection libre qu'ils ont sans s'assubiettir aux maisons: nommément de celle d'Austriche, de qui les Princes viuans ne sont pas en bonne odeur, que celle là leur est suspecte par le long temps qu'elle s'approprie ceste dignité, qu'elle n'a pas les reims forts pour se la cōseruer, qu'estant vne fois tiree de ceste maison, elle pourroit tomber és mains de tel autre Prince, que l'Etat de l'Eglise courroit fortune, que les Bohemiens font de mesme en ce qui regarde leur Couronne, que les derniers Empereurs n'ont l'Empire que par son moyen, qu'ayant droit en l'eslection de l'Empereur en cas de partage, que la Religion peut tousiours il seroit à craindre que portee en yne autre famille, elle tirast avec



avec elle l'imperialle, que l'une & l'autre estant sur la  
 teste du Roy d'Espagne, il sçaura bien là y maintenir  
 comme l'un des plus puissans Princes de l'Europe, &  
 qu'estant de ceste maison Allemande, d'origine le  
 scrupule de la loy faicte sur la reiection des Princes e-  
 strangers en sera plus facilement leué, outre qu'entre  
 tous les autres Princes Chrestiens, celuy la se confor-  
 me plus à son humeur, & se promet en luy plus de sup-  
 port & d'afile pour la Religion, & plus de force & de  
 volonté pour la restablir où elle est changee, mais luy  
 afin que sa maison encores illustree de ces deux Cou-  
 ronnnes, il puisse avec plus d'esclat & de pretexte fouler  
 aux pieds l'Empire, mesmes toutes les autres puissances  
 voisines, & emporter par ce moyen ceste pressance  
 sur vous que ses peres ont si auideement pourchassée,  
 & vos predecesseurs si courageusement deffendue, &  
 que ne l'ayant peu faire sous le titre imaginaire d'Em-  
 pereur des Indes, il le face à present sous celuy-cy ve-  
 ritable à l'auilissement de vostre gloire, à la honte de  
 tout vostre Estat, & au grand scandalle de tous vos  
 peuples: autrement à quoy seroient bonnes les despen-  
 ces où il est entré pour y saisir les villes qu'il y possède,  
 dans lesquelles depuis tant de temps il entretient vne  
 armee toute preste, n'attendant que l'accomplissement  
 de vostre mariage pour la mettre en campagne & y cō-  
 tinuer ses conquestes? car d'alleguer l'interest d'un pe-  
 tit Prince pour excuse, c'est se moquer, comme si par-  
 uenu à son desseing, il ne luy sera facile de se rengier à  
 tel party que bon luy semblera, ayant toute sa force en  
 main: & faisant tous les frais de l'acquisition. S'il eust eu  
 volonté de rendre ce qu'il y tient, pourquoy n'a il ac-  
 cepté les offres qui ont esté faictes de la part des Estats  
 de remettre es mains du Prince pour lequel ils font les  
 villes qu'ils ont occupees, à la charge qu'il en fust autāt  
 des siennes à celuy du nom de qui il se couure, pour-  
 quoy n'y a-il pas voulu engager la foy de v. m. ny celle  
 du Roy de la grand Bretagne, sous lesquelles lesdits  
 Estats se sont soumis, si ce n'est que ne voulās faire au-  
 cune restitution, il a craint de vous offencer & l'un &  
 l'autre: & que vous feussiez (pour faire valoir vos pro-

messes) contre luy? Tout le monde SIRE, sçait cela, & a ou tort si on vous le sele. Telsmoignage tres-apparent qu'il y a eu du dessein & de la mauuaise foy cachee, pour les pays bas le dessein n'en est que trop verifié, la treue incontinent s'en ira finir, & quand il n'en voudra attēdre le terme comme il est la croire qu'il ne fera, il trouuera tousiours assez de pretextes pour la rompre, il s'y est pratiqué des intelligences, il y a semé des diuisions: & n'eust esté les grandes instances qu'on vous a faict de ses armes, & que vos mariages s'accomplissant pensant les desseings, se seroit luy donner la partie en toutes sortes, ie ne sçay où il seroit a present, nonobstant tous contracts & toute foy donnee, neantmoins on iuge bien veu les gens de guerre qu'il y entretient, au Duché de Milan qu'il ne les a que surcis pour les reprendre, vos alliances accomplies & l'ors S I R E, où serez vous? de secourir vos alliez contre vostre beau pere, vostre beau frere, vostre tante, qu'elle apparence? il faudra par necessité que vous les luy abandonniez, & peut estre que vous luy prestiez la main, & adonc a dieu vos alliances: mais adieu ceste paix tant cheremēt acheptee par le feu Roy vostre pere, adieu ce repos qu'il nous a donné depuis tant de temps: & ainsi vous estant embarqué en vne guerre non necessaire, & de laquelle vous ne pouuez tirer aucun profit, il sera a craindre que vous ne la puissiez esteindre quand bon vous semblera, que vous n'en puissiez tirer aucune vtilité: S I R E, il est tres certain que ces choses auez vous à demesler avec vos voisins qu'avec luy mesme? il se seruira de vous cōme le singe de la patte du chat pour tirer la chair du pot, & l'engloutira toute, s'entend si on le laisse faire. Mais S I R E, prenez garde qu'il ne se trompe & vous aussi, & que sous ombre de pieté on vous precipite dans vn gouffre d'infidelité & de misere, ces renards ne se prennent point sans moufle, ceste conqueste n'est pas d'un iour. Considerez la qualité de ceux que vous vous separez, & a qui vous aurez affaire. Car S I R E, l'execution de ce desseing emporte separation necessaire des autres, & separation confit estant impossible que toutes ses puissances demeurent en harmonie entre

elles vostre Majesté rompant le ressort qui les y maintenoit. Le Roy de la grand Bretagne se presente le premier, la puissance duquel & en la terre & en la mer, vos ancestres n'ont que trop cogneue. De tant plus grâde à present qu'ils n'ont plus d'ennemis mortels en Escoffe, par le moyen desquels on puisse faire diuertissement les assaillant de ceste part. Ce pendant ce Prince obligé & par les interets de la foy, & par la nature ne peut desnier à ces Princes des Estats, le support de sa faueur laquelle ioincte avec leurs puissances propres: ils ne peuuent que donner de la peine à quicôque osera les attaquer. Et particulièrement ioincts au Roy de Danemarq & les Holandois, ils seront tousiours & sans contredict maistres de la mer contre qui la leur voudroient disputer. Et pour les combats de terre viennēt la pluspart des Prouinces d'Allemagne, & les plus puissantes & les Suisses d'où chacun sçait quelle multitude de peuple en peu sortir: outre que ces bourasques ne pouuant souffler sur nos voisins sans nous faire ressentir de leurs frimats par la sympathie qui est entre eux, & quelques vns de vos peuples à cause de leur foy commune, il est à craindre que faisans de ceste cause vne cause religieuse & commune, vous trouuez assez d'affaire chez vous sans courir l'autrui, & pour n'en douter pas: vostre Majesté se peut souuenir de ce qu'elle a leu des troubles qui ont affligé vostre France depuis l'an 1560. iusques à quatre vingts huit, & bien considerer les aduantages & les assistances qu'elle a tirez pendant ce temps de ceste société Espagnolle. Pour tout profit elle y verra les villes ruynées, saccagees, bruslees, ses Eglises, pillées, renuersees les peuples tuez, massacrez, l'auctorité de ses Roys mesprisee, les loix violees, les finances dissipees, Bref, vne desolation & vn renuersemēt general de toutes choses, & de la SIRE, vostre Maisté peut coniecturer de l'aduenir, mais en pires termes, Car SIRE, ces premieres tempestes, n'ayant esté preueues faute d'experiences precedētes, les peuples se laissoiēt aisement ramener à l'obbeissance. (Vn Edict de six mois tant forts & armez feussent ils) les renuoyoit en leurs maisons d'où on ne les tiroit qu'à coups de bastons.

mais à present que Dieu en vne paix entiere de 20 an-  
nees, nous a donné le temps de nous recognoistre, & de  
cognoistre que la religion n'empesche point le seruice  
qui vous est deub: au contraire que ceux mesmes qu'on  
accusoit lors de sedition & desobeissance par leurs ser-  
uices, fidelitez & modestie, sont iugez membres vtiles  
à l'Estat: il y a à craindre que ne pouuant estre accusez  
ny assaillis sous autre pretexte que celuy de leur pro-  
fession. Le desespoir qui fournit quelquefois des armes  
aux desarmez, les emportast à choses plus desraisonna-  
bles que ne porte & leur institution & leur humeur, en  
danger par apres d'encourir la censure des Phrigiens,  
qui deuindrent sages sur le tard. Les conseils inconsi-  
derez, S I R E, enlacent souuent en de grands dangers,  
& ceux qui les inuentent, & ceux qui les acceptent: mais  
le pis que i'y trouue, est que si vn simple matelot faict  
mal sa charge, il nuit simplement, mais si le pilote est  
yure ou furieux, il fait couler le nauire au fonds, aussi  
les fautes des Princes ne tombent pas seulement sur peu  
de personnes, tout l'Estat en souffre: & ainsi d vn mes-  
chant coup font vne infinité de playes, cependant ce  
sont là les escueils où ces Conseillers audacieux vous  
veulent precipiter, presomptueux iusques là, de n'en  
estimer aucun effect impossible s'il a leur audace & te-  
merité pour conduite? car estans dominez d'ambition  
& d'auarice, ils n'estiment rien illicite, pourueu qu'ils  
aduancent leurs desseins en l'executant: mais bien plus  
S I R E, car ce que ne peuvent faire leurs langues, ils  
le font hardiment de violence & de force, & s'ils ne  
peuvent persuader en l'usage des formes ordinaires: ils  
employent librement les extraordinaires, sinon la veri-  
té, le faux: & encores avec vne telle impudence, qu'il  
n'y a celuy d'entre vos subiets qui vouldust estre si osé de  
leur dire. Ne peuvent ils empescher que vos serui-  
teurs vous seruent fidelement, ils les corrompent. Vos  
Princes veulent-ils conseruer vos prouinces & vos for-  
teresses, qui de pere en fils leurs sont promises, les an-  
ciens seruices desquels ont tant merité de l'Estat, qu'ils  
s'en peuvent dire les conseruateurs, ils leur offrent des  
sommes immenses pour les en tirer, & les abandonner

aux Estrangers, & si ces artifices defaillent, ils les menacent de prison, & si les menacent encor, ils les en fortent par les espaules. Si vos Parlemens vous font des remonstrances sur les defordres de vostre Estat, & leur mauuais meſnage, s'ils en donnent des arreſts pour vostre bien & grandeur, ils les tirent des registres avec menacent, ils les caſſent & annullent par autre arreſt qu'ils font à leur poſte. Vos officiers ſe monſtrent ils plus courageux à vostre ſeruice qu'il ne ſeroit beſoing pour la conſeruacion de leur tyrannie, ils les enleuent comme corps ſaincts de leurs lits, d'entre les bras de leurs femmes à main armee, dans le milieu de vostre ville capitale, & à la face de vostre Parlement, ſoubs le nom de vostre auctorité, les enferment entre quatre murailles, ſans forme ne figure de procez, ſans preuue de crime: comme ſi vostre puissance n'eſtoit pas aſſez abſolue ſans ces violences, & ſi vous n'auiez pas aſſez de force pour punir equitablement & par les voyes ordinaires ceux qui vous offencent, ſans les ſurprendre & enleuer comme priſonniers de guerre, faiſant ainſi vne vlcere grieſue à vostre auctorité Royale, qui doit eſtre l'appuy & la protection de la Juſtice. Contre les maxims du feu Roy vostre pere, grand Prince & ſage. & qui vouloit comme vous l'obeiſſance, lequel en vn ſaiſt tres important à l'Eſtat, empesché avec reſolution par vn perſonnage encore viuant, de meſme qualité & compagnie, la preſence duquel retardoit l'effect de ſa volonté, bien qu'il peult d'un commandement abſolu luy faire changee d'aduis, neantmoins ne voulant pas qu'il fuſt dict qu'il euſt iamais violenté la conſcience d'aucun, & particulièrement de ceſte compagnie, honoree des plus grands Roys, obtint par vn honorable ambassade en ſa faueur, ce qu'il ne pouuoit auoir luy preſent ſans contrainte. Vostre Parlement ne trouue il iuſte de declarer criminel de leze Maieſté le premier Prince de vostre ſang, armé pour la deſſence de vostre auctorité ſans l'ouyr. Ils trouuent des miniſtres insolens, executeurs de toutes paſſions, qui font des faux arreſts en vostre Cour, les publient les font crier par la ville à la face de ceux qui les peuuent deſmentir, deſchi-

rans ; de gayeté de cœur la reputation d'un Prince qui iusques icy n'a tesmoigné que du zele à vostre service. Et si les officiers qui en scauent la fausseté veulent reparer l'outrage faict à leur compagnie, ils les menacent s'ils ouurent la bouche de leur donner des billets, de les bannir & de les priver de leurs charges, de leurs pays, de leurs maisons, de leurs femmes, de leurs enfans, cependant qu'ils vont honteusement embrasser la cuisse comme esclaves à un estranger à un homme qu'on ne cognoist point, qu'ils luy vont faire hommage en corps de ville luy font faire le mesme par quelques uns des capitaines en armes? que ne le firent ils entrer sous le poisse? Le traittent aux despens du publicq luy qui regorge du bien du public. Lasches cœurs ames venalles. François bastards que ne mourez vous de honte. Bref Sire ils n'espargnent violence ny fraude qui se puisse excogiter. Et sont cela Sire, les moyens que les Conseillers fidelles doiuent suggérer au bon Prince? Non Sire non, ceux de ce calibre sont les vrais avant-coureurs de la ruyne & changement des Estats, le faict vous touche Sire, pour vous souuenir des auteurs de ces conseils, afin d'en examiner la fidelité en autre chose. Car sans doute Sire vous trouuerez quels qu'ils soient qu'ils ne vous sont pas seruiteurs, & qu'ils ont du desseing desesperant l'amour de vos subiects, de la conueetir en hayne a vostre ruyne & à l'aduantage de vos ennemis. Et trouuerez infailliblement, si vous entrez plus anant en ceste rechercht: que se fera l'œuvre de quelques hommes nouveaux inexperimentez en la conduite d'un Estat esclave de quelque passion estrangere. Car on remarque ordinairement que ces hommes d'une nuit deuiennent insolens & insupportables, ennemis iurez des gens de bien, & que vollontiers ils n'espargnent ny violence ny fraude pour les raualler.

Voila Sire, partie des actions plus en veue en ceux qu'on accuse des desordres & violences commises en vostre Estat. Je ne parle point des particulieres & secretes qui cōme vague s'entresuiuantes sont attachés les ynes aux autres sans en veoir le bout. Celles cy sont generales & cognues de tous, mais Sire, ce n'est rien de

cognoistre le mal qui ne tache de le guerir, il y faut  
trouuer les remedes autant que le temps & les occuran-  
ces le peuuent porter & cet effect deppend de vostre  
Majesté. Dittes seulement ie le veux & le malade sera  
sain, & puis que chacun crie que l'infidellité, l'auarice  
& l'ambition de ces gens ont mis vostre Estat en l'estat  
qu'il est, & tant que la cause subsiste il est impossible  
qu'il puisse reprendre son bon point, il faut faire de  
deux choses l'une, ou les dissiper ou les faire vider, ces  
humeurs peccantes ne se peuuent autrement guerir,  
mais le bon naturel de vostre Majesté ne vous pouuant  
induire à la rigueur pour perdre ceux que vous auez  
faicts, voicy vn expedient excellemment beau dans vn  
antien. **M E S S I E V R S**, si vous considerez les meschân-  
cetez enormes de ces gens cy tous les supplices que  
vous pourriez exogiter ne sont pas suffisans pour les  
chastier. Mais voulez vous vn moyen par lequel vous  
ne vous repentirez iamais d'auoir esté trop doux ou  
trop seuer. Bannissez les tous, Voila Sire le plus doux  
remede que vous y puissiez appliquer. Je dis Sire que  
vous les bannissiez tous non de vostre Royaume, mais  
de vos affaires & de vostre Cour, renuoyez les en leurs  
maisons qui leur soient autant de prisons en ignominie  
perpetuelle, & leur deffendez de se presenter iamais de-  
uant vous, car les Ministres des grandes meschancetez  
semblent les reprocher quand on les void. Ce sera assez  
faict & vostre clemence en procedder aura dequoy se  
satisfaire eu esgard aux seruices qu'aucuns d'eux ont  
autrefois rendus à la Couronne. Et eux n'auront de-  
quoy se plaindre estans gorgés de biens & de toutes  
sortes de commoditez dont l'vsage leur demeurera que  
neantmoins vous pourriez iustement repeter comme  
vostres. Quelques vns eussent trouué, meilleur de re-  
mettre leurs crimes à l'examen & iurisdiction de vostre  
Parlement, mais la il seroit à craindre que vostre iustice  
surmontast l'effect de vostre clemence & celle cy vous  
estant plus naturelle que l'autre elle vous sera aussi en  
eux plus magnificque, Mais Sire il leur faut cette honte  
que d'estre chassez. On à voulu dire que l'un deux at-  
tend vn chappeau rouge, en quelle consideration ie

vous le laissez à penser. Et encores si vous le devez permettre. Seroit ce pas porter vos Conseillers à l'infidélité, puisque leurs desloiautez seront si bien recognees. Non non Sire bannissez les & remplissez leurs places de plus gens de bien; de vous dire ou vous les trouuerez ie ne lay pas entrepris, ce choix n'est pas de mon gibier, mais si vostre Majesté prend la peine de s'en faire informer, elle en trouuera en France quelque nombre de qui elle ne sera point trompee, car Sire, il vous faut des hommes. Il est bien aisé de faire les desordres, mais espurer leau trouble, redresser vn bastiment esloché. C'est besogne de Maistres iurez. Je scay bien que quelqu'un dira que vostre Majesté ce faisant imitera peut estre le regnard d'Esopé qui ne voulut pas que le herisson luy chassast les mouches & rigues qui le mangeoient, pour ce disoit il, que si tu ostes ceux cy qui sont desja souls ils en viendra d'autres affamez qui se voudront fouller. Mais elle ne peut euer l'accident si elle ne travaille qu'à chercher vn homme sans que la faueur ny autre consideration puisse sur son choix. Pour s'en faciliter la rencontre elle peut ietter l'œil sur ceux qui ont seruy le feu Roy son pere, si elle le fait, elle en trouuera quelqu'un capable, courageux, & qui plein de biens a dequoy se contenter de sa fortune sans en rechercher l'augmentation, & qui se sentira assez enrichy de la gloire qu'il aura pour iamais, d'auoir esté diuersement appellé du pere & du fils chacun en leur temps pour ministre de la restauration & de l'ordre es affaires de leur Estat. Pour les autres qui vous feront besoing, entre si grand nombre de personages eminens en sçauoir & probité qui vous seruent ou en vos Parlements ou autres vos Cours souueraines, vous y en trouuerez tousiours quelques vns excellents entre les autres qui auront le tesmoignage de gens de bien. Mais pour les rendre tels que vous voudrez qu'ils soient la plus grande finesse sera de les veiller, & de vous assuer quelques fois d'entendre par leur bouche l'Estat de vos affaires, affin de vous en rendre capable. Car ce soing sans doute les tenant en ceruelle les obligera à vous bien seruir. Et cét expedient Sire, est le seul vtile que



que vous puissiez prendre à ce dessein. Car de retrancher seulement la grande autorité de ceux là, leur donnant des compagnons de seruices, ce ne seroit pas guerir le mal, mais l'entretenir. On heurle avec les soupins, la communication des meschans est contagieuse, & n'y a rien qui desbauche tant les bonnes natures que les mauuaises compagnies. *Oste, dit le sage, le meschant de deuant le Roy, & son regne sera establi en iustice.* Qui veut euitier le mal le plus asseuré est d'en fuir l'obiect. Veu mesmes que le flatter, vice familier à telles gens, est aux Princes vne douce & agreable menterie, par les appas de laquelle ils pourroient avec le temps reprendre les erres qu'ils auroient quittez & ainsi pensant auoir bien pourueu au mal, il se trouuera en fin que vous n'aurez du tout rien faict. Il ne faut rien faire ademy. Il faut retrancher tout le pourry si vous voulez que le malade guerisse. Estimerez vous pouuoir faire quelque chose de bien qui fut à l'accroissement de vostre gloire tandis que vous aurez pres de vous ceulx qui taschent de l'auilir, ou pour le reglement de vos affaires estans regies par ceux la mesmes qui les ont destruits. Ou pour le soulagement de vos peuples. Ces sangsues qui les mangent estans souffertes? Non nō Sire, vous ne pouuez ils sont trop habituez au sang, au pillage, cette habitude leur est tournee en nature qui ne peut changer qu'à la mort. Le seul moyen donc est de s'en deffaire & vous le pouuez en les bannissant.

Or Sire ie ne vous dis pas sans subiect qu'il faut commencer l'application de vos remedes par celluy là, car les humeurs ostées qui sont comme la matiere qui produict toutes les autres, vous trouuerez plus de facilité a desraciner le reste du mal qui n'est qu'accessoire de celuy là de tant plus que les maux domestiques, & qui naissent de vous se font mieux sentir que ceux qui nous viennent de dehors, & sans quoy ceux cy ne nous pourroient toucher. Bien est vray que ioincts ils composent entre eux vn venin plus contagieux que quelque autre qui se puisse offrir. D'autant que ces diuersitez discordante de nature, venant a s'accommoder entre elles pour faire mal, elles se lient avec beaucoup

plus de solidité & d'union pour tendre à leurs fins qui bien que differentes en leurs obiects, si concurrent elle en vn mesme point, qui est d'establi leurs affaires au peril de qui que ce soit, ou cette premiere ostee, l'autre ne peut subsister. Ce pendant SIRE vous n'avez pas moins d'interest, d'arracher l'une que l'autre. Car avec le temps, ce qui vient de dehors se peut rendre domestique & tenir lieu de cause premiere, chose familiere en nostre France & tellement familiere, qu'elle luy est à present comme naturelle. Cela depuis cent ans que routes sortes d'Estrangers ont esté receus en nostre Estar, desquels comme nostre nation est susceptible de toutes formes (il le faut dire à nostre honte.) Nous auons pris autant d'habitude qu'ils ont esté diuers, & de toutes les diuersitez retenu le mal que nous sentons duquel nous ne serons iamais plainement deliurez que nous ne nous en soyons purgez Et ne le serons iamais si par des loix expresses authenticques & fondamentales on n'en destourne l'abbord. Je confesse bien que comme nostre nation est plus portee à la courtoisie, que tous autres. Nous ne nous sommes iamais rendus si exactz à cette obseruation. La vertu ayant tousiours trouué lieu d'honneur entre nous, de quelque part qu'elle soit venue sans distinction d'habits ny de langues. Mais tout ainsi que cela est veritable aussi l'est-il que nous sçauions lors cognoistre la vertu d'avec les vices, la verité d'avec le faux & ce qui meritoit honneur d'avec ce qui en estoit indigne. Mais depuis nous auons esté tellement corrompus par ceste grande & ordinaire frequentation du mal, qu'à present cela nous est vertu, qui n'a que le vice pour compagnon qui en porte l'habit, en faict les actions & n'a autre remarque d'honneur que l'infamie. Outre que comme les vsages ont changé avec le temps. Les Estats & puissances souveraines & estrangeres ont fait le mesmes. Ce qui lors estoit departy en plusieurs se void à present reduict en peu, & ces corps lors diuisez sous plusieurs chefs vnis & cōioincts. Si bien qu'estans fortifiez par cette liaison, nous auons à nous precautionner cōtre ces rencontres. Autrefois vostre Estar se pouoit dire sans vanité, l'œil

de toute la terre, & en estendue & en multitude, & en richesse, & en valeur & en toute sorte de vertu ciuille. Et encores certes se pourroit il faire, mais alors il auoit cet aduantage qu'il n'a plus, que nul ne luy pouuoit contester ceste prerogatiue. A present quelques vns l'osent faire. Et bien qu'ils le facent vainement, si estce que ceste audace est vne maille qui veut obscurcir cet œil, contre laquelle vous auez à vous deffendre, si vous voulez qu'il demeure tousiours ce qu'il est. Et vous ne le scauriez faire Sire, avec trop de consideration, nous sommes en vn temps ou toutes pierres se doibuent mettre en œuvre. Les bresches que la negligence a laisseees, sont en faison pour estre restablies, & ne sera point encores mauuais d'y adiouster quelque fortification nouvelle pourueu qu'elle vous assure. Vous Sire particulièrement qui par les exemples passees pouuez coniecturer des euenemens futurs, que vostre Maieité lise les histoires. Ie ne dis pas les anciennes, ie dis les modernes, ie dis celles de nostre temps & elle verra que iamais son Estat ne courut plus de fortune qu'il a faict par l'imprudence de ses predecesseurs pour auoir sans consideration donné dans leur Estat plus de credit aux Estrangers qu'il n'est requis, s'estans veuz par ce moyen à la veille de ce veoir des couronnes non des Couronnes Royales mais monachalles, couronnes faictes & formees de la main de ceux la mesmes qu'ils aduançoient. Ce n'est pas a la mine ny aux parolles qu'il faut prendre les hommes. Tels se font paroistre affectionnez a vostre bien qui au dedans sont pleins de desirs. Tels ne parlent que de vostre seruice qui ne pensent qu'au leur. Tels portent la main pour l'appuy de vostre Couronne qui ne desesperent point de la mettre vn iour sur leur teste. C'est à vous Sire, à y bien penser & prendre garde de ne chopper pas à la pierre ou sont tombez ceulx qui vous ont precedé afin qu'estant deuenu sage à leurs despens vous soyiez aussi a ceux qui vous suiuront en exēple de bien & heureusement regner. Autrement que seruiroient les escriptures si par elles nous n'apprenions a former nos actions? Puis que vous y voyez que les changemens

qui sont arriuez autrefois dans l'Estat où vous commandez, ne sont proteedez d'autre source que de l'excès de faueur tesmoignée aux estrangers, il est de vostre deuoir, & autant que vous estes jaloux de vostre gloire de vous tenir serré en ceste dispensation, & ne vous y eslargir, en sorte que vostre Estat feust pour en receuoir dommage & preiudice. N'avez vous pas assez de subiects pour exercer en eux vos liberalitez ? Auez vous plus de confiance en la fidelité de ceux que vostre Estat ne cognoist que depuis trois iours, qu'en nous qui auons espendu nostre sang comme nos peres, pour le vous conseruer entier ? Certes, Sire, vous nous feriez tort. Je dis à nous qui portons au cœur la marque de la fleur de lys empreinte, qui n'auons autre obiet que vostre gloire, qui recherchons la nostre en vostre grandeur. Et qui faisons licitiere de toutes considerations humaines hors vostre seruice. Je ne parle point de ces bastards qui ne l'ont qu'en la bouche, & n'y sont retenus que par biens faits, qui sont attachez par des pensions, sans autre zele que celui qui est esmeu en eux par le gain. Non, non, Sire, vous deuez tenir pour certain, qu'il y a plus de seruice & d'affection aux naturels : vous trouuerez tousiours nos cœurs portez à mesmes mouuemés que les vostres. Ceux là ne viennent que pour y profiter, & s'ils se soubmettēt à quelque obeissance, vous verrez que c'est à dessein, s'ils sont grands pour vous tromper, s'ils sont petits & mediocres pour s'aduancer, & pour ne pouuoir trouuer ailleurs, ny plus de matiere à leur esleuation, ny plus de facilité d'y monter. Et de faict, Sire, que vostre M. par vne loy leur en ferme la porte : Je veux mourir si vous en voyez iamais plus vn seul, ils abondent en vostre Cour, pource qu'ils y trouuent de quoy riuir : mais de s'y esleuer si extraordinairement, qu'ils ont baen l'audace d'en chasser les naturels. Je ne sçay comme cela se faict, & quel artifice ils y apportent, & pour quoy nous ne le faisons pas aussi bien qu'eux. Qui empesche qu'ils n'essayent mesme fortune chez nos voisins. Car si l'Angleterre ne leur est fauorable, l'Espagne le pourroit estre. Mais nous mesmes que n'y allons

nous ? Ne sommes nous pas d'aussi bonne grace qu'eux ? Nos seruites sont-ils moindres ? N'auons nous pas eu quelquefois des rencontres pareilles ; Quelle grande maison d'extraction François est il demeuré en Espagne apres le deceds d'Elizabeth de France, femme de Philippes second ? Mais quel François y feust iamais aduancé, voire peut estre souffert ? Et puis nostre courtoisie ne seroit pas feneuse, si certes, Sire, elle l'est. Mais ie crains qu'elle passe à l'imprudence, & que voulans estre reputez courtois, nous ne soyons en effect des fots. L'humanité & l'hospitalité sont deux belles qualitez, commandees de Dieu, mesmes de la nature, & seroit estre brutal de s'en rendre ennemy. Mais il les faut mesurer en sorte que leur vlsage excessif ne preiudicie à vostre seurté, ou à la conseruation de vostre bien. Et ne pense point de quelque courtoisie qu'on puisse estre reuestu, que l'action de celuy qui auroit commis au premier venu & incogneu, la garde de sa maison pleine de biens, enuiee & assaillie de plusieurs, fust approuuee & baptisee de ce nom. Cependant, Sire, vous faictes le mesme, il est vray que ce n'est pas vous : mais vostre nom y est employé. Et comme ce n'est pas vous, aussi en deuez vous plus courageusement retrancher la cause, non seulement pour le present, mais aussi pour l'aduenir, puis que le mal renouuelle entre nous selon les occurrances. Et pour vous en esclaircir, que vostre Maieité considere ce que ie m'en vay luy dire : Qu'elle regarde la plus part des familles esleuees de vostre Royaume, qui ont plus de grade & d'autorité en vostre Cour, qu'elle s'instruise de leur origine, elle trouuera que les principales sont estrangeres, quelques vnës d'entre elles venues de maisons si peu recommandables, qu'ils se peuuent dire les premieres de leur race. Ce pendant celles qui sont de vostre sang sont à l'ombre. Et que voyons nous encores en ce temps ? Quatre ans de faueur faire ce que n'a peu en beaucoup de familles Françoises, tres nobles & anciennes cinq cens ans de seruite. Des hommes

confiderez en eux mesmes disgraciez de tous biens  
 apparens de nature, esleuez neantmoins de la pou-  
 siere aux premieres grades & dignitez de vostre  
 Royaume: Des hommes incapables de toutes fon-  
 ctions honnestes, posseder & les premieres charges  
 Ecclesiastiques, & les plus importans gouuernemens  
 de France. Auoir en leur main des villes qui sont  
 comme les clefs de vostre Estat, desquelles depend  
 sa conseruation, & qui par leur moyen pouuant tom-  
 ber es mains ouuertement ennemies, seroient pour  
 luy faire courir fortune. Villes qu'ils ne gardent que  
 pour maintenir & asseurer ce qu'ils vous ont pillé:  
 Que pour les opposer à vous mesmes, SIRE,  
 si le temps leur en presente l'occasion. Hommes de  
 qui l'audace est montee si auant, de se vanter de pou-  
 uoir ou par faueur ou par argent, posseder encores  
 quand bon leur semblera, toutes les autres places  
 de la prouince. Cela, SIRE, ne donne pas vng  
 petit subiect de crainte aux gens de bien qui vous  
 aiment, que vos ennemis ne se seruent de ce credit  
 pour s'acquerir ces entrees, & retraictes en vostre  
 Estat: Veux mesmes que pour diuertir les yeux de vos  
 anciens & fidelles seruiteurs de leurs desseins, ils  
 trouvent des moyens par fausses imputations de les  
 en esloigner par vostre commandement, preuenant  
 ainsi l'oreille de vostre Maiesté, iusques à vos Princes  
 mesmes leurs superieurs: de qui les peres ont pro-  
 digué leurs vies pour le salut de vostre Estat. Que  
 voulez vous faire, SIRE, de ces bigarrures? Ne  
 scauez vous pas qu'il ne vient rien de bon de là?  
 D'où sont sortis tant de violences commises autre-  
 fois contre les Princes de vostre sang, Vostre grand  
 pere, vostre grand oncle, vostre pere mesmes, que  
 des conseils des estrangers que de l'Italie? D'où ceux  
 qui ont fait rougir du sang de vos peuples les pavez  
 & murailles de vos villes que de l'Italie? D'où ces  
 guerres ciuiles ou plustost inciuiles, qui ont affigé  
 ce pauvre Estat quarante ans pour le moins, que de  
 l'Italie? D'où l'apprentissage de tant de guet à pans,

de tant d'affassinats que nous practiquons encores, que de l'Italie ? D'où tant d'artifices pour trouuer deniers ? D'où l'inuention des partis que de l'Italie ? D'où l'vsage des berlants & de ces ieux de hazard, qui en vn iour dissipent plus de bien que ceux qui s'y exercent ne pourroient gagner legitimement en toute leur vie, que de l'Italie ? D'où l'abbord de tant de Iuifs, Magiciens, empoisonneurs qui voguent impunement en vostre Cour que de l'Italie ? Bref, SIRE, on peut dire veritablement, que de ces estrangers nous viennent la confusion, le desordre, l'iniustice, le peché : car ces monstres naissent rarement entre nous, s'ils ne nous sont apportez de dehors. N'avez-vous pas assez de maisons estrangeres sans en faire de nouuelles ? Voulez vous que nous leur quittrions nos terres pour y habiter, & nous que nous allions chercher demeure dans les deserts de l'Afrique ? Or SIRE, si nous apprehendons cela maintenant, nous en fremissons pour l'aduenir, Vostre Maiesté ayant faict deux alliances en vne maison estrangere grande & puissante, par les artifices de laquelle ces mesmes vlcères pourroient reuerdir en nous à leur aduantage, par les mesmes occasions que celles que nous auons veues par le passé, & voyons encores. L'Infante d'Espagne vostre espouse, estant du bois dequoy iusques icy on a faict plusieurs Regentes, il seroit à craindre que suruiuant vostre Maiesté & ayant toutes choses en main, nous reuissions encores ce que nous voyons & en nos dignitez ecclesiastiques, & en nos offices & en nos gouuernemens, mais en beaucoup pires termes. Car SIRE, ces estrangers ne sont pas des hommes, ce sont des diables : non pas qu'ils nous fassent peur s'ils se presentent à face ouuerte, nous n'en craignons que les finesse, les ruses, les temporisemens, les artifices. Avec vn morceau de parchemin vous pouuez rentrer en vos forteresses occupees par ceux-là. Mais ceux cy ont cela de dangereux, qu'ils ne rendent iamais. Voulez vous sçauoir comment ils traitteroient vos

successeurs, de mesme qu'Alexandre Darius, luy  
 offrant pour la paix la moitié de son Royaume: pour  
 ce que i'en ay conquis (dict il) il n'en faut poinct  
 parler, traictons du reste. Ainsi font ils en ce qu'ils  
 occupent vne fois, si la force ne les en chasse. Croyez  
 que vous ne verrez iamais vostre Estat en repos: &  
 ne pouuez estre bien seruy ny en l'Eglise ny en la po-  
 lice, que vous ne le deschargiez du faix estranger  
 qu'il porte: Vous auez ouy les accidents qui en tom-  
 bent sur la police, ceux de l'Eglise ne sont pas moin-  
 dres, bien considerez. Vostre Eglise gallicane a des  
 maximes saintes & iustes, que ceux de dehors ne  
 peuuent goustier, & deuez penser, que pour vestir vne  
 charge exterieure, ils ne despouillent pas pourtant  
 leur nourriture interieure. Ce pendant il se presente  
 des occasions où leurs dignitez les appellent, esquel-  
 les ceste habitude estrangere & naturelle qui ne meu-  
 rent & ne changent point en eux, donnent de grands  
 coups & tres-pernicieux à vostre autorité & con-  
 seruation.

Vostre Eglise gallicane ne tient pas qu'il soit au  
 pouuoir de sa saincteté de vous excommunier, inter-  
 dire vostre Royaume pour quelque cause que se soit  
 ny dispenser vos subiects de la fidelité qu'ils vous  
 doiuent. En Espagne & en Italie ils tiennent le con-  
 traire. Ceux qui en viennent apportent avec eux  
 ceste opinion. Si quelque rencontre suruient où se  
 different se doie iuger, que pouuez vous esperer de  
 telles gens. Seront ils de ceux qui du regne de Char-  
 les le Chauue manderent au Pape que s'il venoit ex-  
 communier leur Roy, luy mesme s'en retourneroit  
 excommunié? Cela **S I R E**, n'est pas de si foible  
 consideration qu'il semble. Sçauz vous bien que ces  
 résolutions font quelquefois en vn seul iour: Ce que  
 de grandes armées ne peuuent faire en cent ans? Vous  
 auez donc vn notable interest de vous precautionner  
 contre ces accidents, & de n'admettre en telles char-  
 ges que ceux que vous sçauz de certitude, n'auoir  
 goint d'autres sentimens que ceux receus en vostre  
 Eglise.



Eglise. Et il sera mal aisé que vous puissiez vous en assurer y receuant des estrangers. On n'est pas trop certain de ceux que nous voyons tous les iours, comment le seroit-on des autres que nous ne vismes iamais?

Puis donc **SIRE**, que la plupart des malheurs que nous auons veus le passé & voyons encores, nous sont venus d'auoir donné trop d'accez aux estrangers en vostre Estat, le remede seroit de les en forclorre pour iamais. Et pour ce faire il seroit à propos en consequence des anciennes ordonnances que vostre Maiesté feist vn Edict perpetuel & irreuocable qui eust force de loy fondamentale, par lequel V. Maiesté déclarera que ores ny doreseuuant nul estranger de quelque sexe, qualité & condition qu'il soit ne pourra estre admis à aucune charge, fonction, estat, office ou dignité de la Couronne ny commander sous vostre nom, aucunes armées, provinces, villes, ou forteresses, ny exercer aucunes dignitez & charges Ecclesiastiques qu'ils ne soient naiz dans vostre Royaume & que leurs peres ayent esté regnicolles les derniers dix ans de leur vie, & y soient morts, quelques lettres de naturalité & dispense qu'ils en puissent obtenir ou auoir obtenu. Et pour le rendre plus authentique qu'il fust passé par les suffrages des Estats generaux assemblez de nouveau; où s'il ne se pouuoit sans trop d'incommodité ou de despence qu'il le fut au moins de toutes les provinces particulièrement & à cet effect assemblees, afin qu'il n'y fust contreuenue. L'observation duquel V. M. debura inter solemnellement & pour son execution commandement seront faicts, à tous ceux qui seront de cette qualité de remettre en vos mains leursdictes charges, Estats, offices, dignitez & honneurs, dans vn temps prefix, sinon & à faute d'obcir, qu'ils feussent declarez criminels de leze Maiesté, leurs biens acquis & confisquez & proceddé contre eux comme contre les ennemis de l'Estat. Et si encores apres tout cela ils sont refractaires, laissez faire

vos seruiteurs Sire, on vous les rēdra pieds & poings liez à vostre discretion. Par ce moyen Sire, la porte de vos cabinets leur estant fermee vous ne debuez craindre, ny leurs conseils, ny leurs entreprises, ny leurs forces, ny leurs coustumes. Ils ne peuuent rien sur vous a descouuert. Gardez vous de lascheté, de trahison vous vous sauuez. Que nostre franchise naturelle ne nous seduise plus, car tous hommes ne se ressemblent pas. Et si elle la faict autrefois c'est assez nous en auons assez souffert, pour le moins sur le tard faisons nous sages à nos despens, & puis que le passé nous en a fourny d'exemples, ne le faisons plus en nos temps à ceux qui viendront apres nous. Nous ne serons pas seuls qui l'aurent ainsi pratiqué. Les Lacedemoniens l'ont faict (bien que trop creuement) Nos voisins l'obseruent es charges importantes de l'Estat & de l'Eglise, pourquoy ne le ferons nous pas. Il ny a point de honte d'apprendre & de prendre de l'autrui ce qui est meilleur pour le l'approprier comme à soy, outre que nous n'introduirons rien de nouveau puis que nos loix le veulent vsez en doncq Sire, Ce faisant vos nepueux vous en beniront vn iour cōme autheur du plus sainct & salutaire conseil qui puisse estre receu pour donner à vostre Estat son lustre & splendeur antienne & le garantir des menees de ses ennemis estrangers.

Voila Sire, deux remedes salubres pour redonner à vostre Estat malade sa premiere santé. Sans quoy il est impossible qu'il la puisse recouurer. Ces remedes le reiglent au dedans & remettent en estat ses parties desbauchees, il reste maintenant à les y maintenir. Et pource faire luy faire prendre quelque preseruatif qui le garantisse de la corruption qui luy pourroit venir du dehors, afin que les fonctions ordinaires ainsi bien policees & fortifiees contre tous autres accidens, il ait la paix en soy & en iouisse, & cela Sire, sera le plus genereux present que vous luy puissiez faire en faueur de mariage. Je vous dis expressément vn preseruatif. D'autant que tous vos

peuples voyent de loing quelque nuee qui semble debuoir venir fondre sur eux ou sur leurs voisins par le moyen des estroictes alliances que vous auez contractees avec l'Espagne, esquelles au lieu de la paix qu'on vous assureoit establi, ils craignent qu'on ne vous iette sans y penser dans quelque guerre funeste veu mesmes que vous auez ordinairement à vostre table & en vostre list celle que l'on pourroit faire seruir de flambeau pour l'allumer & qui contre l'opinion que vous en pourriez prendre, la fin n'en fust si heureuse que vous pourriez desirer. Car les desseings des Princes ont quelquefois vne fort belle entree, mais vne tres-dangereuse yssue, l'aduenir estant incertain, & ne sçait on pas ce qui aduiendra auant que le Soleil se couche. C'est pourquoy ceux sont estimez bien sages que s'arrestent plustost à ce qui leur est present qu'à l'esperance d'un bien aduenir.

Or Sire, vous sçauiez comme quoy vous vous estes trouué & vous trouuez encores des alliances que le feu Roy vous a laissez avecq vos voisins & combien elles assurent vostre Couronne. Ce ne seroit pas vne petite imprudence ou de les reietter ou de le mespriser pour vne conqueste que vos peres n'ont peu porter. Vous auez donc a les entretenir, & pour le faire seroit de trouuer vn moyen qui esgallast en quelque sorte ce qui les peut esbranler. Afin que vostre Majesté tenant tousiours le contrepoids entre eux comme elle a faict iusques icy, elle subsiste sans mouuement ny alteration: Car sans cela il est impossible, (veu l'humeur & condition des parties) qu'elles ne panchent de costé ou d'autre, & qu'en ce discord elles n'emporte avec elle tout le reste. Madame vostre sœur vous assure du costé de l'Espagne. Les deux remedes cy dessus le font au dedans: il le faut faire à present de la part de vos autres alliez. Or Sire, ce moyen seroit & est le seul qui nous reste, que comme par vos mariages en la maison d'Espagne, vous auez comme faucé le ressort qui entretenoit en paix toute la Chrestienté, Par vn autre mariage vous le

reftablirez. Et celuy là Siré, feroit de Madame Chreftienne vofre fœur avec le Prince de la grand Bretagne. Alliance qui obligeroit vos deux couronnes d'entretenir l'amitié eftroicte contractée entre vos peres. Alliances de tant plus affeurees, qu'affermies de gages fi precieux, & que par toutes fortes de deuoirs naturels feroient pour efinouoir efgallement vos affections, autant en vne part qu'en l'autre. Efgallité qui contiendra les vns & les autres dans les limites de la raifon, pour ne l'outrepaffer iniuftement au preiudice de vos amis communs. Outre que cefte alliance ne femblera pas feulement affeurer l'amitié d'entre vous, mais fera vn gage particulier à grand nombre de vos fubiefts, à qui les mariages d'Efpagne font infiniment fufpects Si bien que donnant à vofre Estat la paix au dehors, vous la luy donnez encores au dedans, & defchargez vne infinité de perfonnes des apprehenfions cruelles que leur fournit la memoire des traux fufferts par leurs peres. Outre qu'establiffant ce repos ainfi entre nous, vous le donnez encor à tant de peuples Chreftiens, qui respireront fous l'air de leurs faueurs, & qui pour ce bien faict tant fignalé, en beniront de leurs vœux les augustes fubiefts, & Dieu en fuitte vous comblera tous des graces qu'il efpand fur ceux qui amateurs de la paix la cherchent: vous la faifant trouver en vos iours avec tous les fruiets pour les moisfonner & recueillir en leur faifon.

Ce feroit en vain d'entrer en confideration fur la dignité, qualité & merite des fubiefts. Car eftans tous deux de maifons Royales & des premieres du monde, il n'y peut auoir rien que d'efgal. Conformés en aage & en moyens, beaux & de bonne grace, accomplis en toutes les qualitez bien feantes à Princes portant couronnes. Si voifins que trois iours de chemin vous peuuent donner nouuelles les vns des autres. Fort peu ou point de difference en la temperature des climats. Es habits & façons de faire de mefmes. Nofre langue familiere en cefte Cour. Si

bien que qui void l'un & l'autre de ces Cours, il sem-  
 ble ou que la grand Bretagne soit transportee en  
 France, ou la France en la grand Bretagne. Mais ce  
 qui est plus notable, l'amitié particuliere de vos peres  
 & leurs promesses reciproques de continuation en  
 leurs enfans. Tout cela, Sire, faict beaucoup pour  
 en aduancer le dessein, & certes où pourroit-on re-  
 courir pour trouuer en deux subiects tant de choses  
 concurrantes? Où ce peut captiuer ce Prince plus  
 dignement? Où Madame vostre sœur plus haute-  
 ment? Luy presomptif heritier de trois couronnes,  
 elle fille & sœur de deux grands Roys, Roys de deux  
 grands Royaumes? Il est bien vray, Sire, que comme  
 rien ne subsiste de parfait icy bas, & qu'en tout ce  
 qui s'y meurt il y a quelque chose à desirer. Aussi que  
 ces alliances ne peuuent estre si accomplies en toutes  
 sortes, qu'il ne i'y trouue quelque deffaut. Deffaut  
 tres-important, mais qui se peut esgaller par la con-  
 sideration du grand bien qui en reussit. Deffaut neât-  
 moins seul en son espee, selon mon aduis, toutes  
 choses bien examinees. Et ce deffaut, Sire, est celuy  
 la qui les diuisant en la foy dès leur naissance, les  
 accorde toutesfois en ce point de tendre, bien  
 que par routes differentes à l'heritage incorruptible  
 que Dieu promet à ses enfans. Et certes il seroit à  
 desirer que comme les autres quallitez requises con-  
 current, celle cy le fust encores de tant plus que l'v-  
 nion des ames est plus excellente que celle du corps  
 Et entre les quallitez qui vnissent les ames celle qui  
 les vnist avec Dieu qui est la foy. Mais puis que la  
 foy est vn don de Dieu qui ne s'achepte à prix d'ar-  
 gent, & ne se rait à force d'hommes il le faut atten-  
 dre de sa main en patience & ne doubter nullement  
 que si leurs prieres tendent à ce point Dieu en son  
 temps ne les en exauce, He? Qui est l'homme qui  
 penetre dans les secrets de Dieu viuant? Ne sçait-on  
 pas que des plus grands maux il en tire les plus grâds  
 biens? Et quoy qu'il ne soit permis de faire mal afin  
 que bien en aduienne. Si estce que les choses qui re-

garde la paix publique & le repos de l'Eglise de Dieu on peut passer par dessus ces considerations. Qui sçait si le temps de son œuvre est point venu ? Et s'il voudra se servir de leurs mains pour l'aduancer ? Ou qui sçait s'il ne leur presente point le moyen pour en tirer le fruit particulièrement vtile à eux mesmes ? Les faicts de Dieu sont grâds, Sire, il y a des voyes incogneues pour amener toutes choses au but qui leur à prescriptes. D'ailieurs Sire, il ne faut pas doubter que comme grand nombre de vos subiects souhaitent ces alliances pour le repos qu'ils en esperent. Beaucoup de ceux qui viuent es terres de ces Princes ne facent les mesmes souhaits & pour mesmes fins. De sorte qu'estans accueillis des vœux de tant de peuples, il ne peut que Dieu n'en benie & les commencemens, & les progres, & la fin. Mais sur tout puis que de la deppend la paix & le repos de nous tous, de vos alliez & de tous les Princes Chrestiens. Outre que la chose ne sera pas si nouuelle que vous n'ayez les vns & les autres des exemples en pareils cas que vous pouuez prendre sans aller plus loing dans vos propres maisons pour vous estre garends de la facilité de ce dessein. En l'annee mil cinq cens quarante huit Anthoine de Bourbon, Duc de Vendosme vostre ayeul espousa Iehan de Albret fille de Henry Roy de Nauarre, de religion protestante, que Dieu neantmoins combla de tant de benedictions que de leur mariage nasquit le plus grand Roy que la France ayt iamais porté, le feu Roy Henry le Grand vostre pere. Madame Maguerite de France en l'annee mil cinq cens soixante & douze espousa le feu Roy vostre pere lors de mesme religion que ce Prince en vn temps que ceste profession estoit fort abbayee. Et bien que ces nopces ayent esté sanglantes, il est ce que toutes formalitez obseruees, l'execution s'en est esuie, & n'a tenu qu'au malheur du siecle que la suite n'en ait esté plus heureuse. Depuis Madame Catherine de Bourbon vostre tante, sœur vnicque du feu Roy vostre pere espousa Char-

les lors Prince, & à present Duc de Lorraine, discordant de la religion avec elle sans autre necessité que de l'honneur que receuoit ce Prince en son alliance. Quant à ce Prince l'Histoire d'Angleterre faict foy qu'en l'annee mil cinq cens quatre vingt & vn, Elizabeth Royne dernièrement decedde fut promise, & de ce articles passez entre elle & François de France frere de Henry III. l'un de vos predecesseurs de profession contraire à la sienne, & en termes plus eslognez que Philippes second pere du Roy d'Espagne à present regnant l'honorapareillement de sa recherche, bien que veſue de sa sœur, comme feit encores l'un des fils de l'Empereur Maximilian. Les mariages des Princes regardent plus l'estat que l'assemblage des personnes, ils se marient non pour eux, mais pour leurs subiects, comme ils sont personnes publiques, aussi le doibuent estre toutes leurs actions. Et entre toutes celles cy qui a des effects plus importants de plus longue haleine & plus certains si la prudence en accompagne les contracts, & cette precaution dependra de vos iugemens pour ayant esgard aux quallitez des personnes contractantes & aux payes aduier de ne faire chose qui interesse l'honneur ou les droicts legitimes des vns ou des autres, ou fust pour donner vn iour matiere de querelles & de nouvelle pretention. Car quant aux apprehensions que quelques vns pourroient prendre, que telles alliances fussent pour la renouerler (à present amortie par le temps) & seruir de tison pour rallumer en nostre France les feuz qu'autrefois ils y ont apportez, veu mesme que le tiltre leur en est demeuré, comme fils le gardoient pour s'en seruir aux occasions, Toutes choses bien considerees, il n'y a subiect quelconque de crainte. Les vicissitudes ayans tellement changé ce qui eust peu seruir à ce dessein, que c'est ce figurer des chimeres d'en apprehender les issues. Premièrement le subiect est tellement suranné & hors de saison, qu'il est contre toute apparence qu'il en esbranlast vne chaumette. Lors qu'ils auoient affaire

à nous leur pretexte estoit plausible & bien qu'il n'eut esté iamais en controuerse ny fauorisé d'aucun exemple. Sy est-ce que l'impuissance de ceux qui y auoient peu pretendre, qui n'estoit que filles contre leurs oncles, hommes puissans leur donnoit quelque couleur receuable. Mais a present que par tant de notables arrests, tant d'exemples qui ont suiuy, & tant de guerres demences à ceste fin & heureusement terminees, il appert que Dieu en approuue la loy, se feroit chercher querelle de gayeté de cœur, d'en parler, voire mesme d'y penser. Aussi croy ie que ces Princes en retiennent plus le tiltre par honneur que d'esperance ny de volonté qu'ils ayent de s'en seruir. Outre que qui vouldra bié cōsiderer l'histoire du tēps il se trouuera qu'ils en ont plus vſé pour couvrir les inimitiez particulieres qui estoient entre leurs Princes & les vostres causez pour d'autres subiects que pour iuste & legitime droicts qu'ils y pretendissent.

Mais pour eslogner encores de plus loing ceste apprehension il faut considerer leur estat present, & le nostre, & nous verrons qu'au temps qu'ils nous venoient visiter si souuent il ne leur estoit besoing d'en demander le congé, comme ils auoient la porte ouuerte pour y entrer : Aussi auoient ils pour en sortir, & pour y seiourner, commoditez de logis, nombre de ports de mer, par le moyen desquels ils pouuoient aller & venir de retre en terre comme bon leur sembloit, tenants ce passage libre avec facilité par la grand habitude qu'ils ont eue de tout temps sur cet élément. De belles prouinces pour retraicte rafraichissement & commodité de viures. Vn Duc de Bretagne pour amy & ennemy de leurs ennemis, voisin de la Guyenne qui leur appartenoit, grand nombre d'autres amys en Normandie & Picardie, prouinces importâtes. Et outre tout cela appelez quelquefois par des Princes de vostre sang, puissans en auctorité & en biens & à la faueur des guerres ciuilles qui affligeoient souuent cet Estat : & en vn mot fauorisez



fauorisez & de subiers plausibles & de toutes com-  
 moditez necessaires à telle entreprise. Ou à present  
 toutes ces choses leur contredisent. Rien du tout  
 dont ils se puissent preualloir. Pas vn poulee de terre  
 surquoy ils peussent asseoir la plante de leurs pieds.  
 Pas vne ville, pas vne bicoque, point de Prouinces  
 qui leur preste l'espaule. Bref point d'entree, point de  
 sortie, vostre Estat estant tellement reuny & ramas-  
 sé en vn seul corps sous vous seul leur chef, qu'il  
 est impossible qu'aucun autre y aborde par la mer  
 sans vostre congé, ou la tollerance de vos subiects  
 qui ne le peuuent souffrir, & ne le souffriront iamais.  
 De tant que naturellement nous ayons nos Princes  
 & detestons les commandemens estrangers. Il est vray  
 que les guerres intestines qui donnent entree à tou-  
 tes mauuaises choses leur en pourroit faciliter le che-  
 min, & cest la seule que nous auons à craindre, car  
 c'est sans doute que nul estranger ny fera ses affaires  
 sans ce moyen, & l'appuy de l'vn des partis, & que  
 tant que nous viuons d'intelligence, entre nous, sous  
 l'honneur de vos commandemens, nous n'auons que  
 craindre, & diray plus, que bien qu'ils y eussent lors  
 tant d'aduantages, si ny eussent ils pas beaucoup ad-  
 uancé sans les desordres qui se glissent parmy nous  
 & nos Princes. François premier l'vn de vos prede-  
 cesseurs faisoit la guerre en Italie, & en mesme temps  
 se voit assailly de l'Empereur Charles le quint, Roy  
 d'Espagne & de toutes les autres Couronnes que por-  
 re celuy à present regnant fors celle de Portugal, &  
 de Henry V I I I. Roy d'Angleterre sans toutesfois  
 aucun effort. Le mesme Empereur voulant diuertir  
 la guerre de d'Italie entre bien en Prouence, Mais il  
 ny est pas plustost entré qu'il s'en retourne, Pour  
 maxime tres veritable que l'Estranger ne peut rien  
 sur nous, si nous ne l'y appellons. Vostre Royaume  
 Sire, est le nompareil, en toutes sortes, abondant en  
 tous biens pour la vie, remply de grand nombre de  
 bonnes villes & fortes, dont la moindre peut arrester  
 le cours d'vne force Estrangere, & ou se trouuerrail

une autre terre qui apres cent ans du plus miserable trouble qui fut iamais subsiste sans estre reduicte en poudre? Non non, Sire, ces considerations sont frivoles & ne doibuent trouver place en vostre esprit. D'ailieurs vostre puissance est toute autre qu'elle n'estoit en ces temps là. Personne dans vostre Estat ne vous contrecarre, si vous voulez, ny le peut faire. Il ny à plus d'allienations de Prouinces, vous n'avez plus de ces grands Ducs, de ces grands Comtes. Ceux qui vivent ne sont que des ombres de ceux là. C'est vous seul qui donnez la vie à tout le reste, ils n'ont de l'esclat qu'autant que vous leur en voulez donner & encores pour la reflexion de vostre iour. Cela Sire, vous doit asseurer contre ces vaines apprehensions & prudence craintifue.

Ouy mais quelqu'un dira, qu'à la verité nos Estats estans en la condition qu'ils sont à present, separez d'un si grand fossé sans avoir rien de commun l'un avec l'autre, il est mal aisé d'en troubler le repos ny qu'aucun attente sur son voisin, neantmoins que nostre Estat estant diuisé en la foy comme il est & une notable partie d'icelluy sympathizant en cela avec ce Prince, il seroit à craindre que l'esperance d'une plus grande liberté de conscience, ou des autres aduantages qui suivent l'unité de foy entre le Prince & les subiects induisist vos peuples de ceste Estat à favoriser un iour le desseing que luy ou ses successeurs y pourroient faire, ou sous le vieil pretexte ou sous quelque autre nouveau: & par ainsi esgaller en quelque façon le deffault de Prouinces & de villes qui se trouuent à present en luy pour entreprendre, attendu que par leur moyen il pourroit estre accommodé de l'un & de l'autre. Et d'auantage d'un grand nombre de peuple de toutes quallitez tout porté, espandu dans les prouinces, dans les villes sur son bien, qui à mesmes des fortereffes de l'Estat en main & autres moyens favorables pour un tel desseing.

À cela Sire, il y à tout plein de responce, dont la

principalle est, que tout ces peuples sont François, de langue françoise, nais en France, de peres de mesmes qualité, qui avec la naissance ont apporté des cœurs qui ne peuuent desmentir l'humeur de leur nation, nullement amateurs des coustumes estrangeres, encores moins de commandemens, ialoux de leur propre vsage, adorateurs des personnes de leurs Princes, en vn mot François. D'auantage quel bien leur en pourroit il reuenir dont ils ne iouissent à present, sous la faueur de vostre Majesté? Pleine liberté de conscience dans tout vostre Estat, honorez des charges & honneurs d'icelluy, appelez dans vos conseils, leur noblesse bien venue en vostre Cour, gratifiez de vos biens faicts, pourueus des principales dignitez de vostre Couronne, de gouuernemens, de Prouinces & de villes, Bref de tout ce qui se peut oſtroyer pour tesmoigner aux subiects la confiance du Prince en leur fidelité. Et puis Sire les tient on si abrutis qu'ils ne sachent que les Princes n'approuuent iamais les desobbeissances des subiets, quelques seruices qu'ils en tirent pour la commodité de leurs affaires. Assurez que qui sous quelque pretexte que ce soit trahit son Prince naturel il sera tousiours appareillé de luy en faire le mesme aux occasions, estant malaisé que celluy que la nature ne peut retenir, la fortune le puisse faire. Mais encores ne scait on pas que les Princes nouueaux & victorieux ne penseroient auoir bien estably leur acquisition laissant aux naturels la possession des charges & honneurs de l'Estat, & qu'ordinairement ils commencēt par la destitution de ceux qui en sont pourueus, pour en reuestir leurs propres subiects, de la fidelité desquels ils s'assurent d'auantage (avec raison) pour la conseruation de leur nouuel acquest. Et à la verité Sire, vostre Majesté n'a point de subiect d'entrer en ces apprehensions. Car que feirent, voire que penserent ils iamais de pareil? Pour moy Site, qui fait profession de n'estre partial que pour vous, quelque quallité que ceux qui liront cecy me peussent

donner. Je suis contrainct de vous dire que si iamais peuple à eu subiect ou occasion de faire ce que vous pourriez craindre a present, pour l'aduenir. Celluy là certes l'a eu autrefois Tué, meurtry, assassiné, trahy, pillé, chassé, banny, Bref le miserable obiect de tous les excès qui se peuuent imaginer. Cependant quel exemple pourroit on produire non pas de semblable effect, mais de pensée? Qu'ils l'ayent peu Sire, vos Histoires le tesmoignent assez, & qu'ils ne l'ayent fait le pouuant tout de mesmes. Au contraire elle vous feront voir qu'ils se sont opposez de tout leur pouuoir à pareilles entreprises, & que si quelques-fois la necessité les a contraincts pour la deffence de leurs vies, femmes & enfans, relaschant quelque chose de leur debuoir de se seruir de la bonne volonté des mesmes voisins. Ils ont esté aussi prompts les occasions cessantes de cesser les mesmes effects. Et pour le iustifier Sire, vous y lisez qu'en l'année 1563. Les protestans (ie les appelleray ainsi pour n'offencer personne) ayant tiré secours d'Elizabeth Roïne d'Angleterre d'hommes & d'argent, & pour seureté de l'un & de l'autre consigné en ses mains la ville du Hauc de grace qu'ils possedoient pour favoriser son passage. Ce fut neantmoins à cette condition de ne vouloir preiudicier au Roy ny à l'Estat. Et de fait la paix n'est pas plustost faite en la mesme année que ladicte Roïne sommée de rendre ladicte place & ne le voulant faire les mesmes protestans qui luy auoient baillee, furent les premiers à les mettre hors. Si quelquefois nous prenons l'essor & nous emportons, nous n'allons pas si loin que nous ne reuenions. Le ioug de nos Princes est leger, pourueu qu'ils ne l'aggrauent point de fardeaux estranger. Chilperic premier du nom se veit chassé du consentement des François pour l'enormité de ces vices, & un Romain substitué en son lieu: mais ne pouuant supporter le ioug de cet estranger, ils le rappellirent. Charles VII. par les factions de sa mere & de Jean Duc de Bourgongne, se veit desherité de Charles VI. son

pere, & le Royaume avec Catherine sa sœur donné à Henry Roy d'Angleterre : De là plus grande partie duquel ses successeurs iouirent long temps. Si est-ce qu'en fin il fut recogneu & l'Anglois chassé de tout l'Estat, qui voulant auoir ce qui ne luy appartenoit pas, y perdit mesmes ce qu'il y auoit. Tout cela, Sire, pour tesmoigner que quelque chose qui arrive, nous auons cela de bon que nous voulons non Princes, & n'en pouuons souffrir d'autres. Outre que Dieu a mis certaines bornes aux Estats qu'il ne veut estre outre-passez. Et quoy, ce fossé n'est il pas bastant pour contenir les vns & les autres dans vos limites? Dieu veut, Sire, que vous iouissiez de vostre terre ferme, comme ces Princes de leurs isles, n'avez vous pas de quoy vous y contenter. D'ailleurs, Sire, ce ne sont plus ces anciens Anglois, ennemis capitaux de vostre Estat. Ce sont à present vos plus intimes anciens amis & alliez. Cet arbre a changé de fruiet, c'est vn mauuais tronc, mais on y a enté vne bonne greffe. Ce ne sont plus ceux qui venoient quereller les droicts de vos predecesseurs. Ce sont les descendans de ceux qui les assistoient pour le vous conseruer. Ce ne sont plus ces Princes ennemis fauteurs de vos ennemis, dont les armées ont fourmillé dās vostre France à la ruine de vostre Estat. Mais les enfans de ce gentil Roy d'Ecosse, qui en l'année 5536 conduisit en personne (sans en estre requis) vne armée de seize mil hommes en faueur du Roy François premier contre l'Empereur. Le pere duquel estoit mort en bataille contre l'Anglois, pour le party de Louys XII l'vn de vos predecesseurs. Toutes ces raisons, Sire, vous sont de grandes precautions contre toutes ces craintes, puis qu'il n'y a rien d'entier de ce qui vous les pourroit donner, & que toutes choses y sont changees. Je ne m'entremets point de parler du reste, vous sçauéz & l'vn & l'autre ce qui est de la bien seance. Il me suffit de vous représenter l'utile, mon dessein ne passe point outre. Mais ie vous dis encor, que ie ne pense point que sans cela vous puissiez longuement conti-

auer à vostre Estat, la paix que vous luy auez heureusement conseruee iusques icy.

Ce sont-là, **SIRE**, les deux remedes & le preseruatif qui semblent salutaires aux maladies de vostre Estat, pour luy redonner son embonpoint ancien. C'est à vous à luy en faire vser, si vous reconnoissez la valeur, que ie m'assure que vous ferez si son mal ne vous en est caché, quelque chose qui en arriue, Ie me seray satisfait à moy-mesme si vous en vsez, d'auoir contribué quelque pierre de prix à la couronne de mon Prince. Sinon, de n'auoir au moins trahy par mon silence l'occasion de le faire, autant que mes forces me l'ont permis.

**F I N.**



